

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

TRADUCTION DE LA LETTRE DE M. BROWNSON,  
A L'ÉVÊQUE HOPKINS.

Suite.

L'évêque croit avoir échappé à notre conclusion, que le droit du jugement privé ne délivre point les réformateurs de la charge de schisme, sur cet allégué, que l'Église peut être divisée en matière de foi. Si nous le comprenons bien, il prétend que l'Église est unanime sur quelques articles de foi, et divisée sur d'autres. A l'égard des articles sur lesquels elle est divisée nous avons droit de porter notre jugement privé. Que l'Église soit d'accord sur quelques questions et divisée sur d'autres, on concède; mais que les questions sur lesquelles elle est divisée soient articles de foi, ou le nie. Son erreur vient de ce qu'il ne fait pas cette distinction. L'Église ne peut pas être divisée sur des articles de foi, car l'évêque lui-même, combat autant que nous pour l'unité de la foi; la foi est, et doit être une, et celui qui n'embrasse pas la foi *una* ne fait point part de l'Église, car l'évêque lui-même définit l'Église comme étant composée de tous ceux qui embrassent la foi orthodoxe, et par conséquent, non point de ceux qui ne l'embrassent point. Les questions sur lesquelles l'Église est divisée, ou peut être divisée sans rompre son unité, sont simplement des questions de science ou d'opinion, et non point des questions de foi; or l'Église reconnaît la liberté du jugement privé sur toutes les questions de science et d'opinion.

Mais l'évêque voudrait appuyer sa défense sur la distinction entre fondamental et non fondamental. L'Église, voudrait-il dire, ne peut être divisée sur les questions fondamentales, mais elle peut l'être sur les questions non-fondamentales. C'est là le recours ordinaire des protestants. Mais nous répliquons: 1. ces questions non-fondamentales sont articles de foi ou non; si elles ne le sont pas, elles ne le sont pas de la thèse, car il s'agit ici de matières de foi seulement. Si elles sont matières de foi, nous demandons sur quelle autorité sont-elles déclarées non-fondamentales? Non sur l'autorité de la raison, car il ne s'agit pas d'une question de raison. Sur les autorités des Saintes Écritures? mais il n'y a aucun passage des Saintes Écritures qui déclare ou implique que certaine portion de la foi n'est pas fondamentale. Sur l'autorité de l'Église? mais le protestant ne peut admettre l'autorité de l'Église sans se condamner lui-même, car il résiste à cette autorité, et d'ailleurs l'Église ne regarde jamais aucune portion de la foi comme non-fondamentale. Elle ne propose jamais comme article de foi, ce qui n'est pas fondamental, car elle enseigne qu'il est également nécessaire de croire tout ce qu'elle enseigne. Il n'y a donc point d'autorité pour admettre cette distinction entre fondamental et non-fondamental.

2. Les matières qu'on prétend être fondamentales, sont-elles divinement révélées ou non; si elles ne le sont pas, ce ne sont point des articles de foi en aucune manière; car on ne peut faire un article de foi de ce qui n'est point divinement révélé. Si elles sont divinement révélées, elles ne peuvent être non-fondamentales, car il est essentiel de croire tout ce que Dieu a révélé. Il répugne à la raison de supposer que Dieu veuille nous révéler d'une manière surnaturelle des choses qu'on puisse rejeter sans nuire au salut; au surplus celui qui rejette quelque chose de la parole de Dieu regarde Dieu comme menteur, parce qu'il refuse de s'en rapporter à la vérité de Dieu, qui est une aussi bonne autorité pour croire un article qu'un autre.

3. Admettant quelques articles fondamentaux et d'autres non-fondamentaux, alors l'évêque n'a aucune règle pour distinguer les uns des autres; la raison privée ne le peut pas, nous l'avons vu, car ce n'est pas une question de raison de connaître quels sont les articles fondamentaux et quels sont ceux qui ne le sont pas, mais c'est une question de foi, et qui est, par conséquent du domaine de l'autorité surnaturelle. Les Écritures Saintes ne le peuvent pas, car dans presque tous les cas, la question tourne sur ce que les Écritures enseignent réellement, ou quelle est la foi qu'elles enseignent.

L'évêque dira-t-il que les articles fondamentaux sont ceux sur lesquels les chrétiens s'accordent, et que ceux sur lesquels ils disputent sont non-fondamentaux? Comprenant par chrétiens, tous ceux qui portent ce nom, nous lui demandons quelles sont ces doctrines fondamentales, sur lesquelles ils s'accordent tous? Nous sommes ignorans de telles doctrines, et nous pensons qu'il trouvera difficilement une seule doctrine dont le contraire n'ait été soutenue par quelque portion du monde chrétien. Mais abandonnant ce terrain, dira-t-il, que les doctrines fondamentales sont celles qui sont enseignées clairement et expressément dans les Saintes Écritures? Qu'il en soit ainsi.

Les Écritures, sans aucun doute, regardent la foi en J.-C. Fils de Dieu, comme indispensable au salut, mais est-elle aussi précise en ce qu'il faut croire concernant Jésus-Christ? Non-certainement. Car on ne trouve rien d'expressément désigné dans les écritures sur quoi des hommes également capables, également instruits, honnêtes et sincères et qui prennent les écritures pour leur règle, ne continuent à disputer entr'eux. A-t-on jamais établi par l'autorité de la Bible seule, interprétée par la raison privée: si le Fils de Dieu est consubstantiel à son père, comme l'enseigne le symbole de Nicée, ou créé de rien, comme le disaient les Ariens? S'il est la seconde personne de la Très-Adorable-Trinité, ou seulement le fils de Joseph et de Marie, comme le veulent nos modernes unitariens? S'il sauve le monde par son grand sacrifice expiatoire, en mourant pour racheter les hommes de la malédiction de la loi, et les élevant à une nouvelle vie par la communication de lui-même, ou seulement comme un prédicateur d'une saine doctrine, et un modèle d'une vie sainte. Ces questions et plusieurs autres semblables, ne sont-elles pas fondamentales? Peut-on les décider par les moyens des Écritures seulement? Si on le peut, pourquoi ne l'a-t-on pas fait? Pourquoi tous les protestants sincères et honnêtes dont l'unique règle est les saintes écritures, ne s'accordent-ils point sur ces choses? Si les écritures enseignent expressément tout ce qui est fondamental, pourquoi nos frères protestants n'ont-ils pas depuis longtemps trouvé certains articles de foi qu'ils aient pu adopter? A la fin, pourquoi n'avons nous pas vu après trois cents ans d'expérience quelques rapprochemens d'unanimité entre eux? Nous ne voyons encore rien de tout cela. Ils divisent, et subdivisent de plus en plus; et si à présent ils paraissent moins divisés et se combattent avec moins d'opiniâtreté qu'auparavant, c'est parce qu'ils sont tombés dans l'indifférence, et qu'ils en sont venus graduellement à croire qu'une secte en vaut bien une autre, et que ce n'est pas la peine de se casser la tête pour l'une ou pour l'autre. Non, cet état de chose est insoutenable. Or, chez des différens *Credo* des sectes protestantes, tous les articles sur lesquels ils diffèrent, et prenez le reste comme la somme de ce qui est clairement enseigné dans les écritures, et nous aurons une foi que toutes les parties regarderont unanimement comme insuffisante—trop maigre même pour contenter les Sociniens.

Il nous semble, en lisant attentivement les *lectures* de l'évêque Hopkins, que la confusion singulière qu'on y trouve vient de ce qu'il n'a jamais conçu clairement que l'Église de J.-C. est un corps autoritatif. L'Église enseignante *ecclesia docens et gubernans* paraît pour lui être restée dans une complète obscurité, ou il l'a confondue dans son esprit avec l'Église croyante, *ecclesia credens*. Il admet que J.-C. a fondé une Église, mais on est tenté de croire que ce n'est qu'une Église de croyans. Il ne paraît pas faire attention, au moins théoriquement, que notre divin Sauveur a mis dans son Église de croyans "quelques-uns pour être Apôtres, quelques-uns Prophètes et d'autres Évangélistes, d'autres Pasteurs et Docteurs, pour la perfection des Saints, qu'ils remplissent les fonctions du ministère pour l'édification du corps de J.-C. jusqu'à ce que nous parvenions tous à l'unité d'une même foi, à la connaissance du fils de Dieu, à l'état d'homme parfait, à la mesure de l'âge de J.-C.—afin que nous ne soyons pas des enfans emportés, de côté et d'autre, par tous vents de doctrine, par la méchanceté des hommes et par leurs ruses pour nous entraîner dans l'erreur." (Éphésiens IV, 11—14.) Et qu'à ceux, qui constituent le ministère de l'Église, il ait donné l'autorité d'instruire et de gouverner l'Église. Il est vrai que l'Évêque reconnaît l'épiscopat comme de droit divin, mais il ne le reconnaît pas comme nécessaire à l'existence de l'Église, mais seulement pour l'ordre. De là il croit réellement qu'on peut retenir l'unité de l'Église avec une diversité de gouvernemens ecclésiastiques. C'est là que nous paraît être sa première erreur. Notre divin Sauveur en établissant son Église a établi un ministère autoritatif, et rendu la communion avec ce ministère comme une condition indispensable à la communion de son Église: "Allez et enseignez toutes nations, les baptisant au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, leur enseignant d'observer toutes les choses que je vous ai enseignées, et je serai avec vous jusqu'à la consommation des siècles." (Matthieu XXVIII, 19, 20.) Là, a été instituée l'Église enseignante *ecclesia docens*; là, fut institué un ministère perpétuel avec autorité d'enseigner, et ceux qui rejettent cette autorité rejettent J.-C. lui-même. Maintenant si ce ministère a l'autorité d'enseigner, tous sont obligés de croire ce qu'il enseigne, car il n'y a point d'autorité d'enseigner où il n'y a point d'obligation de croire.

*A continuer.*

## RADICALISME EN SUISSE

—On lit dans l'*Impartial du Rhin*:

“La radicalisme qui, à cette heure, se montre à découvert en Suisse, révèle au monde les hideuses tendances de ce parti désorganisateur. Deux journaux, publiés à Lausanne en allemand, lui servent surtout d'organes. L'un, rédigé par M. Maar, sous le titre de: *Feuilles du Temps actuel pour la vie sociale*, paraît consacré spécialement à la propagation de l'athéisme; c'est son drapeau avoué et l'objet de ses principaux articles. Selon ce journal, “la foi en Dieu est la source de tous les maux de la société, et le véritable désir de la liberté ne commence qu'avec l'athéisme.” L'autre, rédigé par M. Becker, et dont la publication a commencé au mois d'avril sous le nom de: *Joyeux Messager du Mouvement religieux et social* est l'organe officiel des sociétés communistes. Du reste, la différence entre ces deux journaux est plutôt dans la forme que dans le fond: tous les deux sont *communistes athées*. Selon M. Becker, “il n'y a pas d'autre Dieu que l'humanité elle-même; ce Dieu est imparfait, parce que l'humanité est imparfaite.”

“*Les Feuilles du Temps actuel pour la vie sociale* s'annoncent comme destinées directement et principalement aux associations d'ouvriers de la Suisse. Les doctrines de ce journal se résument en deux idées: abnégation absolue de toute espèce de religion; destruction violente de l'état social. Les questions sociales sont traitées à ce double point de vue.

“Le premier numéro contient un article d'Edgar Bauer, intitulé: *L'Etat et le Christianisme*. Il débute ainsi:

“L'homme ne peut être qu'une chose: Il est fils de la terre ou fils du ciel; s'il est fils du ciel, il est chrétien; s'il est fils de la terre, il est citoyen raisonnable, il est homme.” L'article entier n'est que le développement de cette idée, que le christianisme et l'Etat sont incompatibles. “Celui qui veut concilier l'homme et le chrétien, dit Edgar Bauer, ne connaît pas l'homme véritable.” Il conclut ainsi: “L'homme doit d'abord redevenir *sauvage* pour redevenir quelque chose.” Au troisième numéro, nous lisons un fragment intitulé: *Des Prêtres de l'Eglise et de la Religion*, dans lequel l'auteur démontre qu'il est absurde de se plaindre du pouvoir des prêtres en laissant subsister la religion. Une religion, quelle qu'elle soit, ne peut pas subsister sans une Eglise, l'Eglise sans des prêtres: il n'y a donc qu'un remède *radical*, c'est d'effacer jusqu'au nom même de la religion. Ceux qui veulent conserver le nom, parce que le peuple y tient, commettent une grande erreur. Il n'y a pas de nom sans idée. La religion n'est autre chose qu'un effort pour se préparer à vivre dans un autre monde inconnu, qui n'existe pas. Si le peuple tient encore au mot, c'est que les ennemis de la religion manquent de courage pour l'attaquer franchement. Le principal obstacle au progrès est le manque de courage.

“Un autre numéro commence par un petit article: *Les Jésuites et la Société*, dont voici la substance: “L'Europe est au commencement d'une révolution religieuse; partout on veut s'affranchir de l'Eglise; c'est le premier pas vers l'affranchissement de tous les préjugés... Dans le combat contre le jésuitisme, qui est la perfection de toute théologie, les forces apprennent à se connaître. Le cours des événements brise le pont croulant du soi-disant progrès légal; et le droit naturel, savoir le droit du plus fort, triomphe sur le soi-disant droit public. Le peuple de Lausanne comprend ce dont il s'agit. Au cri des Suisses: *A bas les Jésuites!* il répond par le cri: *A bas les mômiers!* (piétistes.) En effet, que font-ils les uns et les autres?... Ne leurent-ils pas également le peuple fidèle avec des traites sur le ciel? Malheureusement nous n'avons aucune preuve de la solvabilité du cèleste banquier. Faut-il donc s'étonner si les fidèles finissent par s'impatienter, se tournent contre les caissiers du ciel, et comme le maître de la maison, le bon Dieu, ne se montre pas, s'ils mettent sa banque en pièces et renvoient ses commis?”

“L'immense révolution qui se prépare est tout entière dans ces mots: “Hors de l'homme point de salut.” Pour qu'elle commence, cette révolution, pour que l'homme redescende enfin des nuages du ciel, il faut que chacun de vous saisisse cette pensée dans toute son étendue et qu'il en pénétre sa vie; avant tout, il faut déraciner l'ennemi intérieur, le sentiment d'une puissance supérieure à l'homme, cet escabeau du trône, de la chaire, du confessionnal... Le résumé de l'égarement humain est la soi-disant religion, appelée parmi nous christianisme. A supposer qu'il existe réellement un être pareil à ce qu'on appelle Dieu, nous serions absolument incapables de le reconnaître, car pour le connaître il faudrait l'égaliser... Pourquoi tant de paroles? Ah! nous ne perdions pas un mot sur ce sujet si la foi en Dieu, si par dessus tout, la croix chrétienne n'était pas l'épine qui fait suppurer la société.

“La fin de l'esclavage approche quand l'esclave se sent esclave; il le sent aujourd'hui, mais pas assez; tous les discours sont vains sans la colère! Toute tendance intellectuelle doit se réaliser dans la pratique... Montrons tout d'accord comment l'athéisme devenant pratique, quelle révolution, quelle société nouvelle en doit sortir. Prouvons, en un mot, que, dans notre temps, encore si tristement infecté de christianisme, le véritable désir de liberté ne commence qu'avec l'athéisme.”

“Voilà où en est venu le radicalisme en Suisse. Au XVIIIe siècle l'athéisme se cachait sous un beau vernis d'éloquence et de style plus ou moins élégant; le cynisme de ce temps fameux conservait encore quelque chose de masqué comme les mœurs de cette époque. Aujourd'hui les phrases pompeuses et les déclamations de Diderot et d'Helvétius sont rem-

placées par le style et les pensées sauvages que nous venons de citer. Et tout cela s'adresse au prolétaire, à la masse d'ouvriers qui ne raisonnent qu'avec leurs bras et se chargent ainsi d'appliquer de pareils systèmes!”

Univers.

## BULLETIN.

*Bénédiction solennelle de cloches à Boucherville.—Election de Dorchester.*  
—*Suite et fin du résumé de la mission de Temiskaming.*

—Nous sommes prié d'annoncer que mardi prochain, le 16 du courant, aura lieu, à Boucherville, la bénédiction solennelle de quatre cloches. La cérémonie commencera sur les neuf heures du matin.

—Le *Journal de Québec*, du *no. 1*, et le *Canadien*, du 10 du courant, s'accordent à annoncer que l'élection de Dorchester est terminée en faveur du nouveau Solliciteur-Général, M. And. Tachereau. Quoique l'état officiel des différents polls ne fût pas encore connu, on donne à entendre qu'il doit avoir été élu par une immense majorité sur son compétiteur, M. Patton.

—Voici la fin de la lettre du R. P. Laverlochère, dont nous avons publié la première partie dans notre dernier numéro:

“Nous fimes à Abitibi 14 jours de mission. C'est là surtout, Monseigneur, que j'ai eu lieu d'apprendre que tout instrument, quelque faible qu'il soit, est bon dans la main de Dieu. C'était la mission de ce poste que je redoutais le plus, vu que le dialecte est bien différent de ceux des autres tribus: eh bien, Monseigneur, c'est dans ce poste que j'ai éprouvé le plus de consolation. Ce n'est donc pas à moi à me glorifier, *non nobis, Domine, etc.* je n'ai fait que recueillir ce que mes dignes prédécesseurs y avaient semé. J'y ai trouvé un grand pas de fait vers la tempérance. Depuis l'année dernière, 55 s'y sont fait agréger. La première fois que je leur en ai parlé, le plus fameux ivrogne de l'endroit s'est fait inscrire le premier. Depuis un an il n'avait pas goûté de rum. Votre Grandeur n'ignore pas que l'ivrognerie est leur vice capital. Cette chrétienté est encore peu nombreuse, mais ce qu'il y a, est généralement très-bon: à quelque heure de la nuit que je me levasse, je les entendais prier, chanter et réciter le chapelet. Le manque de chapelle a été jusqu'ici un obstacle à leur instruction. Grâce à la générosité de sir George Simpson, gouverneur de l'hon. Compagnie, on a déjà préparé le bois pour en construire une de 30 pieds sur 25, trop petite sans doute pour une population de plus de 400 âmes qui visitent ce poste; mais qui offrira du moins un abri à la majeure partie. C'est le bois de construction qui manque. Nos chers néophytes ont un désir extrême de la voir vite achevée. Il serait à souhaiter qu'un ouvrier montât l'hiver prochain pour qu'on pût être à l'abri à l'époque de la mission. Environ 150 personnes ont constamment assisté aux instructions. Nous y avons baptisés 19 enfants et adultes. Parmi ces derniers, j'en dois citer un, Monseigneur, qui, par des efforts vraiment inouïs, a fait, on peut le dire, violence au ciel; car peu de jours avant son baptême, j'en pensais nullement qu'il pût avoir de longtemps une telle faveur. C'est ce Sauvage dont j'avais baptisé la femme à Temiskaming, ivrogne célèbre, qui jusqu'ici avait non-seulement montré de l'indifférence pour la religion, mais qui, au rapport du bourgeois et de plusieurs autres étonnés de son changement, semblait la tourner en dérision pour s'enivrer plus à son aise. “Je ne veux pas embrasser la Religion de la prière,” disait-il au Bourgeois, “parce qu'alors je ne pourrais plus boire.” Le ciel, dans son incompréhensible bonté, lui a envoyé une maladie qui, bien que légère, le retenait toute la journée dans sa tente, et c'est là que j'ai pu le voir et lui faire naître le désir du baptême. La première fois que je le vis, il était dans sa cabane avec sa femme autrefois ivrognesse comme lui, mais qui, voyant ses enfants et presque toutes ses compagnes chrétiennes, avait quelques désirs momentanés d'être baptisée, et savait passablement ses prières. Je demande au vieillard s'il ne désirait pas être baptisé, il ne daigne pas même me répondre. Je fais la même question à la femme qui me dit qu'elle ne veut pas l'être sans lui. Je tâchai alors de leur faire ressentir, du mieux que je pus, le terrible malheur qui les menaçait s'ils ne changeaient de conduite et mouraient sans baptême. Le Seigneur daigna bénir mes paroles; bientôt je trouvai la femme entièrement changée, employant tout son temps à s'instruire, à faire l'aveu de ses fautes, me demandant avec instance la grâce du baptême que je crus devoir lui conférer la veille de notre départ de Temiskaming. J'eus soin aussi de lui faire comprendre l'obligation qu'elle avait contractée d'instruire son mari que j'avais eu la satisfaction de voir revenir à de meilleurs sentiments. Elle me le promit et tint admirablement parole. Le matin du jour de notre départ de Temiskaming, ils vinrent tous les deux de grand ma-

tin me prier de les recevoir de la tempérance. Je fus attendri quand je vis ce pauvre vieillard qui, quelques jours auparavant, se jouait de la Religion, me dire : "Enabigis chauvenimichin, nossé, ondjita ni mav ni deing, onzanc ima ni gi kiwackwéli. De grâce, mon père, prends pitié de moi. Certainement je pleure dans mon cœur, car je me suis trop enivré. Je veux promettre au Grand-Esprit de ne jamais plus boire." Je le reçus de la tempérance ainsi que sa femme et l'exhortai à vivre de manière à pouvoir être baptisé l'année prochaine ; il ne savait pas encore faire le signe de la croix et il avait 65 ans. Deux jours après notre arrivée à Abbitibi, je le vis arriver avec sa femme ; il vint droit à moi et m'abordant, il me dit : " Mon père, je désire extrêmement d'être baptisé, je suis malade et vais peut-être mourir." J'admira avec attendrissement les effets de la grâce dans ce pauvre vieillard qui, tout malade qu'il était, avait fait près de 9 jours de marche pour venir recevoir le baptême. " Mon fils, lui dis-je, en l'embrassant, je désire autant que toi que tu sois baptisé, mais je ne le puis avant que tu ne connaisses la Ste. prière du Grand-Mamitou (la Religion.) -- Je la connais déjà un peu, mon père," me dit-il, et incontinent, il me récita presque tout le *Pater* qu'il avait appris, au moyen de certains caractères, que sa femme lui avait tracés sur un morceau d'écorce, ainsi que l'*Ave*, le *Credo* et les trois principaux mystères de notre foi. Du matin au soir et du soir au matin cette fervente néophyte les lui faisait répéter. L'ardeur du bon vieillard redoublait chaque jour. Quelquefois je me glissais furtivement derrière leur cabane pour écouter leur conférence, et voyant leurs efforts et ma négligence, je rougissais de moi-même, et versais des larmes d'attendrissement ; puis me montrant à eux, il recommençait ses supplications. J'avais fixé son baptême pour la veille de notre départ, mais ses instances et ses bonnes dispositions me le firent avancer de trois jours. Oh ! Monseigneur, il y eut ce jour-là une grande joie dans le ciel ! Le cœur du bon vieillard en était rempli, sa femme et sa fille la partageaient amplement et moi, dans ce moment, pouvais-je me souvenir de mes fatigues !

"Dès que j'avais un instant, je l'employais à visiter chaque famille en particulier, embrassant et caressant les enfans. C'est le meilleur moyen de gagner les parens. Bientôt je ne pus plus sortir sans avoir bon nombre de ces chers petits Sauvages à ma suite ; je les aimais déjà de tout mon cœur.

"Nos adieux eurent quelque chose de si touchant, que quelques-uns de nos frères séparés, venus récemment de Moose, en furent attendris. Figurez-vous, Monseigneur, plus de trois cents Sauvages, la plupart infidèles, agenouillés au bord de l'eau, et le Missionnaire debout dans son canot, levant les mains au ciel et les yeux pleins de larmes, priant le Père des Miséricordes de jeter sur cette portion de son héritage un regard de compassion. Voilà ce qui se passait à Abbitibi. "Non, me disait un protestant venu récemment de Moose, présent à ce spectacle et que je vis à mon retour au Lac des Deux-Montagnes ; non je n'avais jamais rien vu de si touchant. -- Ce ne pouvait pourtant pas être mon éloquence qui faisait mouvoir cette foule de Sauvages, lui répondis-je, puisque, comme vous le savez, je connais à peine quelques mots de leur langue. Non, c'est la divinité de la Religion que je me suis efforcé de leur faire connaître ; c'est la présence du ministre de Celui qui a dit : *Qui vous écoute m'écoute*.

"Je ne puis vous dire, Monseigneur, tout ce que le respectable M. Fraser, bourgeois du poste, a eu d'égards pour nous. Le plus fervent catholique n'en eut pu avoir davantage. Il ne contribue pas peu lui, entr'autres, à rendre les Sauvages bons. Un trait pourra vous donner une idée de la franchise de cet honorable Monsieur, et combien les protestans connaissent peu les vrais motifs qui font agir le clergé catholique. Un jour que nous étions à converser ensemble ; il me demanda combien on nous donnait de gage pour faire un voyage qui devait nous être si pénible ; et quand je lui eus dit, que c'était pour nous un vrai bonheur, que nous avions demandé avec instance d'être choisis, que nous déshonorions la Religion Catholique et nous nous croirions déshonorés, si nous réclamions autre chose que notre nourriture et notre vêtement, il ne pouvait en revenir, et dans son étonnement, il fut trouver les plus étourdis des jeunes gens, et leur fit un bon sermon en ma présence. "Vous êtes des misérables, leur disait-il, de ne pas écouter les prêtres qui ne viennent ici que pour vous faire du bien. Pour nous, si nous y sommes, c'est pour gagner de l'argent, mais eux ils n'en retirent pas un sou." Certes, il ne pouvait leur parler avec plus de franchise.

"Je partis d'Abbitibi pour me rendre au Grand Lac, en la compagnie de

M. le commis de ce dernier poste, venant de Moose, et ayant plusieurs Sauvages pour conduire ses canots chargés de marchandises : ce qui me fournit l'occasion d'exercer mon ministère tout le long de la route. Le soir, ces bons Sauvages qui avaient travaillé toute la journée, ne trouvaient point de meilleur délassement, que de venir me trouver pour se confesser et réciter la prière avec nous. Un soir, tandis que je dressais ma tente, je vis venir à nous une famille qui avait fait sa mission à Temiskaming : Où allez-vous, mes enfans, leur demandai-je ? "Nous venons te voir, me répondent-ils, sachant que tu passerais bientôt par ici, nous sommes venus camper près de ta tente." Ils avaient déjà fait 5 journées de marche, nous suivirent encore durant deux jours, puis me demandèrent de l'eau bénite et s'en retournèrent contents.

"Arrivé au Grand Lac, je fus agréablement surpris de voir les 3 chefs des 3 petites tribus qui fréquentent ce poste, c'est-à-dire, celui du lieu, celui de Kanikwanakak et celui de Michikanabikong, en bonne intelligence. Je savais qu'autrefois l'esprit de jalousie les empêchait de camper ensemble. A peine débarqué, celui de Michikanabikong vint à moi, tenant à sa main une lettre que Votre Grandeur lui avait écrite l'hiver dernier, et il me dit : "Je me réjouis beaucoup de ce que tu es arrivé, mon père, je savais bien que tu viendrais ; tiens, voici la lettre que m'a envoyée le gardien de la prière, pour me dire à moi, Olick wagami, chef de Michikanabikong, que les Robes noires viendraient nous voir au printemps, et qu'il m'engageait à le faire savoir à tous mes jeunes gens. C'est ce que j'ai fait ; et de plus, comme depuis longtems, le grand chef et moi ne campions pas ensemble, cela me chagrinait. Je suis venu le voir, lui ai montré la lettre du gardien de la prière, et nous avons fait la paix, et nous allons camper ensemble, et nous nous mettrons entièrement à ta disposition." Qu'en dites-vous, vous autres, dit-il, s'adressant à l'assemblée ? chacun fit un signe d'approbation, puis il continua : "tu trouveras à Michikanabikong une grande cabane que j'ai faite moi-même, pour en faire une sainte maison de la prière." Ce bon néophyte avait lui-même l'hiver dernier construit une chapelle dont les murs et le toit étaient d'écorce et néanmoins assez vaste pour contenir 160 personnes, et c'est là que je fis la mission, qui dura 9 jours. J'y vis plus de 200 personnes, en mis 45 de la tempérance. Là, plus qu'ailleurs, on est adonné à l'ivrognerie. Il faut dire aussi que les occasions y sont bien plus fréquentes. Les 3 chefs furent les premiers à se faire agréger. C'est M. Moreau qui, l'année dernière, les y avaient préparés. J'y ai baptisé 15 enfans et 6 adultes.

"Il y avait 4 jours que j'y étais, lorsqu'un matin je vis arriver quantité de canots, c'étaient du Lac à la Truite, Kanamekasikag à 5 journées, dit-on, du lieu où je faisais la mission. Quelques heures après, arriva le commis de ce poste, venant du Grand Lac, pour se rendre chez lui. Il désirait emmener 5 jeunes gens pour conduire son canot, extrêmement chargé, mais ils s'y refusèrent en lui disant : "Tu plaisantes ! voilà que nous avons fait 5 jours de marche pour voir notre père la Robe noire, et à peine arrivés, tu veux que nous le quittions ? tu peux partir si tu veux, pour nous assurément nous ne partirons pas aujourd'hui." Force fut à ce Monsieur de coucher là, et ce ne fut que le lendemain au soir, après qu'ils se furent tous confessés et qu'ils eurent pris la tempérance, quoique des 5 un seul fut chrétien, qu'ils consentirent à partir, et encore ce ne fut qu'après que je les y eus engagés moi-même, ainsi qu'ils le lui manifestèrent, en montant dans le canot. Le procédé de ces bons Sauvages me fit croire qu'ils avaient eux aussi un vrai désir d'embrasser la Religion chrétienne.

"J'aurais encore beaucoup de traits semblables à vous raconter, Monseigneur, si le plan d'une simple lettre pouvait me le permettre, mais ce que j'ai eu l'honneur de vous exposer est plus que suffisant pour faire connaître à Votre Grandeur le développement que fait chaque jour la religion chrétienne dans les lieux reculés, et les progrès plus grands encore qu'elle ferait si des missionnaires pouvaient résider parmi ces pauvres Indiens. De tous les lieux que j'ai visités, Michikanabikong (Lac à la Barrière) est le seul qui m'ait donné quelque espoir de pouvoir, par la suite, faire un établissement. D'après les renseignemens les plus positifs que j'ai pu me procurer, il serait à 8 ou 9 journées de marche sud du St. Maurice, 11 nord-est de Temiskaming et 10 est d'Abbitibi.

"Tel est, Monseigneur, le précis de cette mission, durant laquelle nous avons baptisé 65 personnes, dont 50 enfans et 15 adultes, béni 11 mariages et admis environ 180 personnes à la Tempérance. Sur environ 1,100 Sauvages adultes que nous avons visités en 5 endroits différens, où nous avons

séjourné, plus de 450 sont baptisés. Quant aux enfans, j'en ignore le nombre.

« Je ne doute pas, Monseigneur, que cette chrétienté qui ne fait que de naître, ne fût digne d'être citée comme une chrétienté-modèle, si elle avait plus de secours spirituels, voyant combien plusieurs d'entr'eux se maintiennent toute l'année dans la grâce de Dieu, bien qu'ils ne voient le prêtre que durant quelques jours. Leur dévotion, envers la très-sainte Vierge, est vraiment touchante. Il n'est peut-être pas un chrétien, surtout parmi ceux qui ont été baptisés ces années dernières, qui ne sache et ne récite matin et soir le *Memento*. Ils portent presque tous la médaille miraculeuse suspendue au cou, ainsi que le chapelet. Dans chaque poste, où j'ai fait la mission, je les ai tous consacrés à cette auguste Mère. C'était un plaisir de les entendre prononcer la formule de consécration. J'aime à me rappeler leur amour pour Jésus crucifié. Ils ne pouvaient se lasser d'entendre raconter l'histoire de la Passion. La vue du crucifix que nous portions sur la poitrine, leur causait une vive émotion, et je ne trouvais rien de plus propre pour ramollir leur cœur endurci, que de saisir l'image du Christ et de faire le détail de ses souffrances: Ils ont généralement pour le prêtre un respect et une confiance sans bornes. Ils ne trouvent point de plus grande consolation que de lui faire l'aveu de leurs fautes, et ne craignent rien tant que de mourir l'hiver dans les bois, privés des secours de la Religion. Je ne sais si je vous ai marqué dans l'une de mes précédentes lettres, le récit touchant que me firent plusieurs veuves du fort William, sur les lamentations que faisaient leurs maris, de n'avoir point de prêtre pour les assister à leurs lits de mort. Oh! qu'il serait donc à désirer que des prêtres résidassent parmi eux! pénurie d'ouvriers, pénurie de secours pour pouvoir aller recueillir une moisson abondante. Voilà, Monseigneur, ce qui navre le cœur du Missionnaire qui parcourt ces contrées. Toutes ces innombrables tribus, qui peuplent le nord de l'Amérique, seraient bientôt chrétiennes, si des prêtres pouvaient aller leur porter la bonne nouvelle. Durant mon séjour à Abbitibi, je vis un ancien bourgeois qui depuis 30 ans habitait les postes du nord, qui me dit: « Pourquoi les peuples ne vont-ils pas dans ces postes? ils y seraient reçus avec une joie indicible. Depuis que les Sauvages ont entendu parler des Robes noires, ils ont un grand désir de les voir et de les entendre. » Puisse le Seigneur envoyer des ouvriers pour défricher enfin cette vigne infortunée. Puisse-t-il animer de plus en plus les associés à la Propagation de la Foi. C'est le vœu le plus ardent que forme celui qui a l'honneur d'être,

« Monseigneur,

« De Votre Grandeur,

« Le très-humble et obéissant serviteur

« et fils en Jésus-Christ,

« J. N. LAVERLOCHÈRE.

« O. M. L.

« Longueuil, 29 août 1845. »

—Mgr. l'évêque de Kingston, accompagné de M. le Vicario-Général Hudon, vient de partir pour aller faire la Visite Pastorale dans les missions établies dans les Townships situées à l'Est du St. Laurent. Sa Grandeur doit y rejoindre le R. P. Baudrand, M. Morisson, curé de St. Bonnard de Lacolle et M. Leclerc, vicaire de St. Marie, qui sont partis déjà depuis quelques jours pour préparer les gens de ces pauvres missions aux grâces de la visite.

#### CANADA.

—Les journaux des Etats-Unis nous apprennent que les Américains qui, en 1838 et 39, avaient fait partie des incursions dans le Canada et qui avaient été transportés par le gouvernement à la terre de Van Diemen, sont revenus de leur exil et foulent maintenant la terre natale. *Journal de Québec.*

—Les journaux du Haut-Canada, en particulier de Kingston et de Toronto, disent que les prix des produits agricoles s'élevèrent dans cette partie de la province, en conséquence sans doute de la nouvelle de l'état défavorable de récoltes en Angleterre.

—Le feu a pris hier au steamer *Québec* vis à vis de la Pointe-aux-Tenelles, dans sa route pour Québec: la consternation se répandit en un instant parmi tous les passagers et des cris de détresse se firent entendre de tous les points du vaisseau. Heureusement qu'on est rapidement parvenu à éteindre le feu qui a pris, dit-on, par la négligence d'un chauffeur qui avait oublié de fermer la porte de l'un des fourneaux. *Idem.*

*Ouvrage.*—Dimanche, il y a eut à Québec, un fort coup de vent précédé de pluie, d'écouls et de tonnerre. Un bel orme, situé dans l'enclos de la cathédrale anglaise, et sous lequel on prétend que Jacques Cartier aili se reposer avec ses compagnons lors de son premier débarquement au fort de Stadaconé, fut rompu par le vent à l'endroit de la bifurcation, et tomba

dans l'enclos. Il avait 14 pieds et 1 pouce de circonférence. *Ninerve.*

—On écrit à la *Minerve*, de St. Michel d'Yamaska :

Une suite d'accidens des plus tristes a signalé la fin du mois dernier, à St. Michel d'Yamaska. Le 16, un nommé Joseph Laplante s'est noyé en traversant, pour retourner chez lui du moulin à vapeur de M. Heaven. Le 17, une femme du nom de Josephite Leroux, sortie chez elle pour aller voir sa voisine, est tombée dans le chemin du Roi, et s'est cassé la tête sur une pierre. Le même jour, le nommé Joseph Gaucher, sujet à l'épilepsie depuis quelque temps, en a été frappé pour la dernière fois. Le 27, une des bouilloires du moulin à vapeur de M. Heaven, a éclaté, et a brûlé, d'une manière désespérante, les nommés Morissette, Pélissier et St. Germain, et plusieurs autres moins sévèrement blessés. Enfin, une fille de 8 ans, enfant de M. F. X. Rivard, ne laissant presque aucun espoir de la voir survivre aux suites de la conflagration de ses vêtements sur elle, dimanche matin, le dernier jour du mois si fatal pour cette paroisse.

—Il nous revient de beaucoup d'endroits que le Bled de la Mer Noire, importé depuis quelques années dans la Province, et dont grand nombre de Cultivateurs se sont servi pour la semence, ne souffrent point des ravages que cause l'insecte que dévore cette espèce de céréale. Nous ne pouvons pas dire qu'il ne soit pas susceptible d'être attaqué. Nous n'avons pas du moins entendu dire à personne qu'il en ait souffert. *Aurore.*

*Déluge.*—Le 2 septembre, un déluge de pluie et de grêle tomba sur la ville de Cincinnati. Dans quelques rues, l'eau s'éleva jusqu'à la hauteur de six pieds. Les moutons, cochons et bestiaux furent noyés. Quantité de ponts furent emportés, et plusieurs bâtimens engloutis. La pluie tomba par torrens pendant deux heures, sans interruption. *Minerve.*

#### NOUVELLES RELIGIEUSES.

ROME.

—Nous lisons dans une correspondance de Rome publiée par la *Presse* :

« Au moment où l'Europe s'émeut au récit des cruautés exercées par les Druzes du Liban contre les Maronites chrétiens, l'émir Meqouod Rozlan, de la famille du calife druze qui préside aujourd'hui aux atrocités vengées dirigées contre les Maronites, est arrivé à Rome pour entrer dans le collège de la Propagande et y abjurer les croyances de ses coreligionnaires.

« Les évènements qui ont été rapportés le départ de ce neophyte méritent d'autant plus d'être racontés qu'ils ont fourni à un voyageur français, M. Plichon, l'occasion de déployer une grande fermeté et un courageux dévouement pour la cause chrétienne.

« M. Plichon était sur le point de s'embarquer à Beyrouth pour Smyrne lorsqu'il reçut la visite de l'un des supérieurs de nos missions du Levant. Le révérend père était accompagné de l'émir Meqouod Rozlan, qui voulait quitter la Syrie pour aller embrasser le christianisme à Rome. Le mystère le plus profond devait accompagner son départ; il y allait pour lui de la vie, si ses projets étaient découverts.

« Après s'être assuré que le jeune homme obéissait à une conviction réelle, M. Plichon promit son assistance. Un passeport fut pris au consulat de France sous le nom de Pierre Dumont, et vers la fin de mai, Meqouod Rozlan s'embarqua avec M. Plichon sur un navire autrichien.

« La traversée ne pouvait être difficile. Il fallait s'arrêter à Tripoli pour prendre les ordres de l'émir el-Bach, gouverneur de la Syrie. Le père du jeune neophyte, avant de son départ, était allé à Tripoli, muni d'un ordre du consul-général d'Autriche, qui enjoignait au capitaine du navire de faire déposer à terre le prince Meqouod Rozlan. La semaine était difficile. Le capitaine du navire ne voulait pas enfreindre un ordre de son consul-général. D'autre part, le père Meqouod avait avec lui un grand nombre de pèlerins musulmans venant de la Mecque et endormis sur le même navire que le jeune prince. Mais M. Plichon ayant déclaré au capitaine que ce jeune homme regardait sur son rôle de passager sur le nom de Pierre Dumont, il était couvert par la protection française, et que ce serait engager doublement sa responsabilité que de le faire débarquer de force; que des plaintes seraient portées à l'ambassadeur de France, et que d'ailleurs rendre ce jeune homme à ses parents, c'était le vouer à une mort certaine, moitié convaincu, moitié effrayé, le capitaine se rendit à ces raisons.

« Au moment où la discussion entre le père, le fils et les pèlerins était le plus animée, ce fut brusquement le noir dans la barque qui l'avait amené et le navire mit à la voile. Mais, après avoir échappé aux réclamations de son père, le jeune émir restait exposé aux fureurs des pèlerins fanatiques. Pour s'y soustraire, il dut se réfugier dans la chambre du capitaine, qui maintint les musulmans dans le devoir par les mesures les plus énergiques.

« Arrivé à Smyrne, le jeune prince, habillé à l'européenne, eut beaucoup de peine à éviter les insultes des pèlerins. Ceux-ci l'entraînèrent à la sortie du lazareth. Le consul français dut envoyer un canot armé en guerre pour conduire l'émir à bord du paquebot-poste français. Pour échapper à la surveillance des musulmans, l'émir Meqouod fut obligé d'attendre, à trois heures du matin, le mur d'enceinte du lazareth. C'est ainsi que ce jeune prince a pu triompher de tous les obstacles et arriver à Rome pour devenir chrétien. »

#### SUISSE.

—MM. Simon et Burgtaller, jésuites, ont prononcé leurs premiers sermons dans l'église des Franciscains à Lucerne. L'église était remplie d'auditeurs de tous les partis. Malgré les préjugés si habilement exploités contre les disciples de Loyola, leurs discours ont obtenu l'approbation générale, et

après l'office, beaucoup d'auditeurs disaient : " Ils n'ont pas proféré un mot de politique ; ils n'exagèrent pas les choses, ils ne prêchent que la pure parole de Dieu ; ainsi ils sont tout autres qu'on nous les avait dépeints."

—Voici quelques extraits d'une correspondance de Suisse adressée au *Journal des Débats*.

« A côté des gouvernements radicaux de Berne, d'Argovie, de Vaud, de Soleure, il s'est formé une association politique qui a pris le nom de Confédération du Peuple. Elle a pour but de combattre les Jésuites et les Sociétés qui leur sont affiliées ; mais peut-être ce but n'est-il pas le seul ainsi que nous le verrons tout-à-l'heure. Ses moyens sont divers ; j'en citerai un, c'est une vaste organisation de gardes nationales armées. Il faut bien que les milices de l'association soient armées pour se défendre des conjurations secrètes des Jésuites. L'association est dirigée par un comité central qui a sous ses ordres des comités de districts, des comités cantonaux, des comités de districts, des comités de communes. Les ordres du comité central se transmettent rapidement d'un bout de la Suisse à l'autre et s'exécutent aveuglément. On prétend que l'idée de cette association, comme celle de *la chasse aux Jésuites*, est sortie de la tête d'un réfugié politique allemand nommé Snell, qui a été mêlé à tous les mouvements de ce pays depuis bien des années, et qui voudrait centraliser la Suisse sous un gouvernement radical, pour révolutionner ensuite les Etats voisins. C'est cette association qui a fait la révolution du canton de Vaud, au mois de février ; c'est à elle aussi que l'on doit l'invasion des corps-francs dans le canton de Lucerne.

« Après la défaite de ces bandes, le gouvernement de Berne se crut dans l'obligation de prendre quelques mesures contre. Elle se tut et s'effaça pendant quelque temps. Depuis un mois elle a reparu de nouveau ; elle se réorganise avec beaucoup d'activité ; elle gagne tous les jours du terrain dans le canton de Berne ; elle aspire à s'emparer du gouvernement de ce canton qui n'est pas assez radical à son gré, et qui voit bien, dans tous les cas, que tous les dangers ne viennent pas du côté des Jésuites, qu'il y en a de non moins sérieux à redouter du côté du parti révolutionnaire. Tot ou tard le Gouvernement se verra forcé de prendre des mesures contre cette association ; ce sera la le moment critique. Les personnes qui connaissent le mieux l'état des esprits dans le canton de Berne croient que la victoire restera à l'association. Une fois que celle-ci aura le gouvernement en main, elle trouvera bien vite un prétexte pour déclarer la guerre à Lucerne et pour marcher en masse contre la Suisse intérieure. Quand ce moment arrivera-t-il ? On parle du mois de septembre.

« En attendant, Lucerne se prépare à la lutte. Les petits cantons en font autant ; l'exaspération des esprits dans ces contrées est plus forte encore que dans les cantons radicaux. Il y aura là des combats acharnés. Le peuple me disait un jour que qui vient de les visiter, est prêt à tout risquer pour sauver le plus précieux de ses biens, la liberté acquise au prix du sang de ses ancêtres. L'esprit guerroyant qui anime les ces montagnards s'est tout à coup réveillé. Les gouvernés d'autrefois sont invoqués. On se rappelle combien de fois on a vaincu les princes d'Autriche ; on se souvient que le canton de Schwytz, à lui seul, a fait fuir, en 1798, à cette armée française si glorieuse sous Brune, et que le général républicain fut contraint d'offrir une capitulation honorable à cette poignée de pasteurs. Dans le pays d'Uri, les jeunes femmes et les jeunes filles s'exercent depuis quelques semaines à tirer le dimanche à la carabine. Elles disent à leurs pères et à leurs mères : " Quand le tambour battra, vousirez assister vos frères de Lucerne et nous nous aiderons les entrées du pays."

« Vous ne sauriez croire, Monsieur, tout ce que l'on a fait depuis six mois en vue de la lutte qui se prépare. L'armement des milices a été complète partout, l'arrière-ban a été organisé, les gouvernements ont fait des approvisionnements de guerre considérables. Les fusils et les halibardes, qui dormaient depuis des années dans la poussière et la rouille, ont été mis en bon état ; l'artillerie est partout préparée. Lucerne doit avoir à sa disposition de 16 à 20 pièces ; Schwytz en a 11, Zug 7, Underwalden 2. Les artilleurs ont été envoyés à l'École de Lucerne pour y être exercés tous ensemble. Le petit canton d'Uri, qui n'a pas plus de quinze mille âmes de population, a donné la somme de 100,000 fr. pour l'armement."

#### Pologne.

—On lit dans le *Journal de Bruxelles* :

« Les nouvelles qu'on reçoit de la Pologne deviennent de jour en jour plus alarmantes. Depuis le retour de l'Empereur à Saint-Pétersbourg, il est arrivé dans ce malheureux royaume une foule de fonctionnaires et de prêtres qui ont pour mission de faciliter l'exécution des projets tyranniques enfantés par l'administration du Czar. Ces derniers se sont déjà mis à l'œuvre. Ils parcourent les campagnes pour convertir les paysans à la religion grec-russe. Un grand nombre de paroisses ont été supprimées, et les églises données aux Grecs. Les villages qui défendaient aux curés de s'éloigner du lieu de leur résidence, et d'administrer les sacrements aux habitants des localités voisines ; qui, en outre, les obligent à soumettre leurs sermons à une censure préalable, et leur interdisent l'emploi de tous les moyens propres à empêcher leurs ouailles d'apostasier, sont enfoncés avec une rigueur extrême. Aux ecclésiastiques qui y contreviennent, on intente un procès criminel dont l'issue est presque toujours la déportation en Sibérie. Les missionnaires russes, au contraire, se livrent à toutes sortes de menées pour atteindre leur but. Là où les autorités et la ruse ne suffisent point, ils recourent à la force et réclament l'assistance des soldats qui poussent les paysans, comme un

vil bétail, dans les églises, où, une fois entrés, on les inscrit en masse, et sans les consulter, sur les livres de l'Eglise russe. Tout individu converti de cette manière est à jamais exclu du sein de l'Eglise catholique, à moins que, pour y rentrer, il ne veuille écourir l'effrayante rigueur des lois. Le gouvernement russe sait que la religion établit des barrières infranchissables entre la Russie et la Pologne, et que tant que celle-ci sera catholique, il lui sera impossible de déraciner le sentiment national qui anime tous ses enfants. Aussi, pour abattre ces barrières, ne recule-t-il devant aucun moyen, si odieux, si inique et si cruel qu'il soit.

« Le nouveau code élaboré à Saint-Pétersbourg sera imposé en Pologne sans aucune espèce de changement. On n'a pas eu égard aux modifications que la commission polonaise avait proposé d'y introduire, et l'on a vu de très mauvais ail la liberté grande qu'elle a prise de ne pas trouver ce code excellent. Il va sans dire qu'il est calqué sur le code moscovite et qu'il lui ressemble sous tous les rapports, avec cette différence, toutefois, qu'il est plus tyrannique encore, et qu'il met aux mains du Gouvernement des armes terribles dont il se propose bien d'user envers les auteurs de délits politiques, réels ou supposés."

On lit dans *l'Ami de la Religion* :

« On sait pourquoi plusieurs évêques polonais ont été mandés à Saint-Pétersbourg. C'était pour sacrer l'abbé Lentowski, promu au siège épiscopal de Kielce et Cracovie. Nicolas a déclaré que désormais cette cérémonie aura lieu à Saint-Pétersbourg et non à Varsovie, car cette dernière ville n'est plus une capitale, mais simplement une ville de province. Nous n'avons pas besoin d'insister pour faire sentir combien cette décision est désastreuse et humiliante pour la Pologne.—Quant au sacre de Mgr. Lentowski, il a été fait par Mgr. Banchowski, évêque président du consistoire catholique romain de Saint-Pétersbourg ; les assistants étaient Mgr. Goldmann, évêque de Sandomir, et Mgr. Tomaszewski, évêque de Kalisch. Ils avaient été appelés dans ce but à Saint-Pétersbourg."

*Univers.*

#### Russie.

« Le consistoire évangélique de Saint-Pétersbourg vient de recevoir un nouveau président dans la personne du baron de Meyendorff, *aide-de-camp général de l'Empereur*. C'est aujourd'hui un système admis en Russie, de confier la direction générale des affaires ecclésiastiques, à des chefs militaires qui mènent ces affaires, comme on dit communément, *tambour battant*. A cet égard, les luthériens et les calvinistes, malgré eux réunis en une communion mixte dite évangélique, ne devaient pas s'attendre à se voir traiter avec plus de respect que le *très-saint synode* dirigeant si longtemps président par un colonel de hussards.

*Ami de la Religion.*

#### SYRIE.

—On lit dans la *Presse* :

*Missionnaires protestants en Syrie.*—« La dernière lettre de notre correspondant renfermait la note suivante sur les missions anglaises en Syrie :

« Le missionnaire américain ou anglais vit, dans le Liban, non pas où il veut, mais où il peut, car les chrétiens, bien décidés à se débarrasser de ces hôtes tracassiers, les ont véritablement mis en état de blocus dans toutes les localités maronites. Toute espèce de provisions est refusée à la famille protestante qui, poussée par la famine, finit par désertir le village aux cris de joie de toute la population. A Saphet et à Albéir, on les a expulsés violemment. Le missionnaire a de fort beaux appointements qui augmentent avec sa famille. Sur Pétra qu'il en présente chaque année à la société biblique, vous voyez souvent cette annotation : John ou Williams, enfant nouveau. Toute cette petite convée biblique, buvant, mangeant, jouant du piano, et élevant force petits chiens pure race, prospère et pullule, à la plus grande gloire de la congrégation ; mais comme pour toucher les appointements, il faut prouver l'utilité de la mission, il faut des conversions ; voilà la difficulté, c'est-à-dire le moyen que le missionnaire prend pour la tourner, sinon pour la vaincre. Il est dans tout village, dans toute ville, même en Syrie, et je pourrais dire surtout en Syrie, de ces familles réprouvées, condamnées par le vice à la misère et au déshonneur, ayant essayé de tout ; le mauvais garnement et sa famille, comme on dirait en France, se fait protestant. Quand le pays ne fournit pas ce genre d'industriels, le missionnaire change de technique : une fois qu'il a monté sa maison, et qu'un pauvre diable d'Arabe a vu la différence de sa vie misérable avec celle d'une maison confortable comme celle du missionnaire, on lui dit un jour : " *Viens au prêché, ou je te chasse !*" Ayant ainsi ce nouveau procédé, le missionnaire peut quelquefois envoyer à la société biblique la nouvelle d'une conversion. Maintenant, si vous voulez savoir ce qui coûtent ces conversions, je vous dirai que les prix varient selon les marchés, les congrégations et les localités ; il y a sept piastres par jour, ou bien la jouissance gratuite d'une maison, ou, comme à Jérusalem, le titre d'archidiacre de l'évêché pour ne rien bâter, ou celui d'interprète de la mission pour ne rien interpréter. Une étude approfondie et sérieuse des missions protestantes en Orient révélerait les scandales les plus étranges et les scènes les plus bouffonnes."

*Ami de la Religion.*

#### MÉSOPOTAMIE.

« La mission des Pères Capucins espagnols fait de grands progrès dans la Mésopotamie. Plusieurs Jacobins, Arméniens dissidents, et même des musulmans, font abjuration de leurs erreurs, et embrassent la foi catholique. Le zèle, la pureté et la fermeté des révérends missionnaires espagnols est au-dessus de tout éloge. Le *Catolico* publie un fragment du long rapport que le révérend Père Joseph de Burgos, préfet apostolique de la Mésopotamie, adresse à Son Em. le cardinal Fransoni, préfet de la Propagande. Ce rap-

port est écrit de Orfa, chef-lieu de la mission, à la date du 12 avril.

*Ami de la Religion.*

AMÉRIQUE.

*Diocèse de Milwaukee.*—Dans les mois de mai et de juin, Mgr. Henni, Evêque de Milwaukee, a donné la confirmation à cent vingt-une personnes, parmi lesquelles on comptait un certain nombre de protestants convertis.

Le 29 juin, le même Prélat a conféré l'ordre de la prêtrise à M. Mazzuchelli. C'est le premier Prêtre ordonné dans ce nouveau diocèse où les Catholiques sont déjà en grand nombre et ne cessent d'augmenter par les nombreuses immigrations d'étrangers, et surtout d'Allemands, qui y arrivent tous les jours.

*Propagateur Catholique.*

*Diocèse de la Nouvelle-Orléans.*—*Visite pastorale.*—Nous donnons les détails que nous avons promis sur la visite pastorale pendant laquelle Mgr. Blanc a parcouru les Attakapas et les Opelousas dans le mois de juillet et dans la première partie du mois d'août. Le nombre des personnes confirmées dans le cours de cette visite pastorale a été de cinq cent trente quatre.

Dans cette visite l'Evêque a autorisé la construction de quatre nouvelles églises, dont deux dans le district du Grand-Côteau, une de plus dans la paroisse de St-Martin, et une à Franklin, dans la paroisse de Ste-Marie. Nous apprenons aussi que l'Eglise de Plaquemines, dans la paroisse d'Iberville, se continue activement, et que tous les travaux seront terminés cet hiver.

*Propagateur Catholique.*

*Diocèse de New-York.*—Le 15 juillet, Mgr. McCloskey, coadjuteur de New-York, donna la confirmation dans l'Eglise de Java, à deux cent cinquante personnes; il confirma à Danville, soixante-dix personnes. Dans ces deux endroits plusieurs Protestants convertis étaient au nombre des confirmés. Ces localités, étant éloignées, n'avaient encore été visitées par aucun Evêque; le catholicisme y a fait de grands progrès ces dernières années.

Les catholiques Allemands de Rochester construisent en ce moment une église qui sera la plus beau monument de la ville. Rien n'a été épargné en même temps pour la solidité et la sûreté. Les murs sont en pierre, ainsi que les corniches extérieures, le toit sera couvert en zinc, et les portes garnies, de manière à ce qu'au dehors il n'y ait aucune prise à l'action du feu.

*Propagateur Catholique*

LES BIENFAITS DE LA PROVIDENCE.

OU LES EFFETS DE LA BONNE ÉDUCATION.

SUITE ET FIN.

« Mon compagnon avait beaucoup d'assurance et d'audace; il eut bientôt fait la connaissance de quelques garçons de son espèce, dont il y en a tant à Paris, et nous nous associâmes à eux pour battre les pavés de la capitale. Nous nous trouvions à l'arrivée des diligences pour conduire les voyageurs à la porte des hôtels, pour servir de guides aux étrangers; près des monuments publics, pour offrir nos services à ceux qui voulaient les visiter; dans les lieux les plus fréquentés, afin de pouvoir saisir toutes les occasions de gagner quelques sous; et, au milieu de tout cela, toute notre industrie était d'obtenir de la manière la plus adroite le plus que nous pouvions, et d'exploiter autant que possible la simplicité ou l'inexpérience des personnes auxquelles nous avions affaire.

« Quelquefois les produits étaient assez considérables; et alors sans songer au lendemain, on dépensait, dans une espèce de bacchanale, tout ce qu'on avait gagné, et souvent, le jour suivant, on se trouvait presque manquer du nécessaire.

« Plusieurs années se passèrent ainsi. Souvent j'éprouvais de vifs remords de mener cette vie d'oisiveté, de négliger tous mes devoirs et de me trouver constamment avec des camarades, pour lesquels rien n'était sacré. La mort de mon père, qui survint dans ces circonstances, me frappa vivement et augmenta la vivacité des reproches que me faisait ma conscience. Mais, hélas! je n'eus pas la force de secouer le joug des mauvaises habitudes, et je continuai mon train de vie ordinaire.

« Cependant le compagnon, qui avait été la première cause de mon malheur, marchait, à pas de géant, dans la carrière du mal; et quoique je fusse moi-même bien coupable, il me laissait cependant fort loin derrière lui. Ses désordres devenaient si criants, que j'éprouvais une certaine horreur à me trouver avec lui, et que je le fuyais, autant qu'il m'était possible. Lui s'en apercevait peu; il s'était lié à de nouveaux compagnons plus méchants et plus corrompus encore qu'il ne l'était lui-même, et il paraissait ne plus prendre aucun souci ni de ce que je faisais, ni de ce que je devenais.

« J'étais arrivé à ma vingt-huitième année, et je me voyais sans ressources et sans moyen d'existence, sans profession et sans autres camarades que de jeunes vagabonds qui n'avaient ni foi, ni principes, ni mœurs. Honteux de moi-même et autant par besoin que par conviction, je résolus de me séparer entièrement de ceux qui jusques-là avaient formé ma société.

« Malheureusement j'avais passé dans la paresse et l'oisiveté mes meilleures années, et je me trouvais trop âgé, pour achever mon apprentissage dans l'état de mon père. Pour gagner mon pain, je me

fis chiffonnier; j'eus d'abord bien de la peine à vivre, et le plus souvent je me trouvais si misérable, et par les souvenirs du passé, et par ma situation présente, et par la perspective de mon avenir, que plusieurs fois je fus sur le point de me désespérer.

« Ce fut dans ces tristes conjectures que, dans l'espoir d'améliorer mon sort, j'épousai une femme qui achetait aux chiffonniers les divers objets dont ils cherchent à tirer parti, et qui me paraissait gagner suffisamment pour que je puisse vivre moins à l'étroit.

« Je fus bien trompé dans mon attente. La misère ne fut pas moins grande après le mariage qu'auparavant. Je ne savais pas renoncer à mes vieilles habitudes, et j'étouffais le cri de ma conscience qui m'avertissait sans cesse qu'il était temps de prendre enfin la bonne voie.

« Un jour que je rentrais chez moi fort triste, et fort préoccupé de ma pénible situation, ma femme me dit qu'on était venu me demander de la part d'un malade de l'Hôtel-Dieu, qui voulait absolument me parler. Je ne savais ce que cela voulait dire, et je me rendis de suite à l'hôpital, où ayant indiqué le numéro qu'on avait laissé à ma femme, on m'introduisit dans la salle où se trouvait le malade qui m'avait fait appeler.

« À peine pus-je le reconnaître; mais après l'avoir considéré quelque temps, je vis que c'était mon misérable compagnon. Ah! mes amis, je ne pourrais vous représenter l'affreux tableau qui s'offrit à mes regards. Le corps de ce malheureux était couvert de plaies hideuses; son visage livide et défiguré; ses yeux hagards et tachés de sang. Lorsque je fus près de son lit, il les fixa sur moi de manière à me glacer d'épouvante: « Simon, dit-il, Simon, la mort vient trop tard... l'enfer... l'enfer... » Il ne put rien ajouter à ce mot terrible... sa langue était desséchée, ses lèvres noires, sa bouche horriblement contractée. Une espèce de bave en jaillissait et couvrait son visage. Bientôt ses contorsions devinrent plus violentes; ses bras, ses jambes, tous ses membres s'agitaient d'une manière convulsive, et, un quart d'heure après, je n'avais plus devant mes yeux qu'un cadavre.

« J'étais muet d'épouvante et d'horreur, et je pus à peine sortir de ce lieu où la Providence semblait me m'avoir appelé que pour me donner une aussi terrible leçon. J'entrai à Notre-Dame; je me jetai à genoux sur le pavé, et, là je versai des torrents de larmes, en pensant aux premières années si heureuses de ma vie, à celles qui l'avaient suivies et au sort affreux que je me réservais.

« Dès-lors, mes amis, touché de la bonté de Dieu à mon égard je résolus de changer de vie, et de conformer ma conduite aux bons principes que j'avais reçus dans ma jeunesse, et je retrouvai bientôt, un calme qui m'était devenu tout-à-fait étranger.

« Néanmoins, l'aisance n'a jamais reparu dans mon galeas. Quoique je n'aie jamais eu d'enfants, le peu de profit que j'ai trouvé dans mon état a toujours à peine suffi à notre subsistance. Ma femme est d'une santé fort faible, et, depuis un certain nombre d'années, elle est toujours souffrante et malade. Au surplus, je ne peux me plaindre de mon sort, je dois au contraire remercier le bon Dieu de n'être pas aussi malheureux que je le mérite, et de pouvoir réparer mes fautes en souffrant ici-bas.

« Je sens que je touche à la fin de ma carrière, et tout ce que je désire, c'est de pouvoir toujours fournir à ma pauvre femme les secours qui lui sont nécessaires, et conserver assez de force pour suffire à notre entretien.

Le père Simon avait fini de parler depuis quelque temps, et tous les yeux étaient encore attachés sur lui, et chacun semblait encore attendre qu'il ajoutât quelque chose à son récit. Germain rompit le premier le silence; et prenant la main du respectable vieillard, « Père Simon, lui dit-il, je vous dois beaucoup; dans deux occasions surtout, vous m'avez arraché au désespoir et vous m'avez donné de bons avis que j'ai eu le bonheur de suivre; tout le bien qui a été fait ici est le fruit de vos excellents conseils. En apprenant à remplir nos devoirs, nous avons aussi appris à ne pas être ingrats; nous vous regarderons comme notre père; et il faudrait que nous-mêmes fusions bien misérables pour que nous pussions souffrir qu'il vous marquât quelque chose.

« Providence de mon Dieu, dit le vieux chiffonnier en joignant les mains, je ne suis pas digne de vos bontés! Pouvais-je m'attendre, il y a quelques années, que Germain et sa famille auraient été mes bienfaiteurs? Qui, mes amis, vous terminez ce beau jour par une bonne action, que le Ciel ne laissera pas sans récompense. Puissent Denis et Firmin ne jamais l'oublier, puissent-ils se souvenir toujours des principes de Religion et de vertu qu'ils reçoivent, c'est le plus ardent désir de mon cœur, et le vœu que je crois le plus propre à assurer votre bonheur à tous!

Dès-lors la plus grande intimité s'établit entre Simon, sa femme et la famille de Germain; et il en résulta pour les uns et les autres

les plus grands avantages. Ils se voyaient chaque jour, se consolent, se fortifient, et s'exerçaient mutuellement à la pratique du bien.

Cependant Denis grandissait et était arrivé au terme de son éducation. En avançant en âge, sa constitution devenait plus robuste et il montrait aussi la plus grande aptitude pour la profession de son père. L'éducation qu'il avait reçue le rendait non-seulement un jeune homme sage et laborieux, mais encore un ouvrier habile et possédant toutes les connaissances qui pouvaient lui être utiles dans son état.

A la dernière distribution des prix, il obtint presque tous les premiers prix dans la première classe, et il serait difficile de peindre la joie et le bonheur que Germain et Honorine, qui étaient présents, éprouvèrent en étant témoins des applaudissemens que l'on donnait à leur fils, et du témoignage solennel de satisfaction que ses respectables instituteurs lui décernèrent.

Le lendemain, Denis pria son père de le conduire au Frère Iréné, afin de lui témoigner toute sa reconnaissance, et de le remercier de toutes les bontés qu'il avait eues pour lui. Germain saisit avec empressement cette occasion de satisfaire encore une fois à ses propres sentimens, et de témoigner au *bon frère* combien il appréciait les bienfaits dont il avait été le dispensateur pour sa famille.

Le frère les reçut avec la plus touchante cordialité. Il donna quelques avis à cet élève, qui lui était si cher, et le conjura d'éviter avec soin les occasions où il pourrait perdre le fruit de l'éducation chrétienne qu'il avait reçue. « Hélas, mon enfant, quelques-uns ont été comme vous de bons et de pieux écoliers, comme vous ils avaient promis au bon Dieu de lui rester fidèles, et de s'appliquer toujours à accomplir tous leurs devoirs; et puis, ils ont peu à peu oublié leurs bonnes résolutions; ils se sont laissés entraîner par les mauvais exemples, par les mauvais compagnons qui étaient jaloux de leur innocence et de leur bonheur; ils ont négligé de dire leurs prières, de sanctifier le saint jour du dimanche, de s'approcher des sacremens, et ils ont fini par vivre dans l'oubli de leurs obligations les plus sacrées. Qu'il n'en soit pas ainsi de vous, mon cher enfant! Soyez aussi bon ouvrier que vous avez été bon écolier: sanctifiez votre travail en posant au bon Dieu. Le divin enfant Jésus a passé presque sa vie en travaillant avec Joseph et Marie, et *il leur était soumis*. Prenez-le pour modèle: imitez-le; pensez souvent à lui, dans les occupations de votre état, qui a tant de rapport avec celui qu'il a exercé. Soyez toujours respectueux et docile envers vos parens; obéissez-leur; soyez toujours disposé à leur être utile dans leurs besoins et leurs maladies; montrez-leur, tous les jours de votre vie, ce qu'est un enfant élevé chrétiennement, et soyez la consolation et la joie de leur vieillesse. Adieu, Denis, ne nous oubliez pas dans vos prières; nous prions aussi pour ceux qui ont été nos écoliers. Que la grâce du Seigneur habite toujours dans votre âme, et que la paix que donne le témoignage d'une bonne conscience vous accompagne sans cesse! »

Denis écoutait, avec une religieuse attention, ces sages avis, et il se promettait bien de les mettre en pratique. Il renouvela, ainsi que Germain, au cher frère, l'expression de sa reconnaissance, et il lui demanda la permission de venir encore quelquefois recevoir ses bons conseils.

Denis, devenu ouvrier, ne perdit pas les excellentes habitudes qu'il avait contractées: il s'appliquait à sa besogne avec le plus grand zèle, et il savait concilier tous ses devoirs. Comme il avait beaucoup d'intelligence et d'application, il fut bientôt distingué des fabriciens pour lesquels son père travaillait. On aimait à avoir affaire à lui, tant il était honnête, exact et soigneux. On lui donnait les ouvrages les plus avantageux et les plus difficiles; et il en sortait toujours avec honneur.

En peu d'années, Germain, quoique déjà bon ouvrier, se vit surpassé par son fils, et eut la consolation de voir son petit Firmin marcher sur les traces de son aîné. Une abondante aisance régnait dans le ménage. On avait pu se procurer de nouveau tous les meubles nécessaires et même utiles: rien ne manquait; on pouvait même exercer la douce vertu de charité: et tous les dimanches, quelquefois même dans la semaine, on allait chercher le père Simon, pour partager le repas de la famille.

Honorine s'occupait avec le plus grand soin du ménage, et trouvait encore quelques loisirs pour les consacrer à son ancien état. La pratique de la religion et les bons exemples qu'elle avait constamment sous les yeux, l'avaient changée d'une manière étonnante. Elle avait surmonté son goût pour la vanité, qui lui avait fait commettre tant de fautes; elle avait adouci son caractère, et elle était devenue une bonne mère de famille et une femme véritablement chrétienne. Elle se plaisait aussi à donner des soins à la femme du vieux chif-

fonnier. Elle lui offrait quelque petite douceur; elle lui réservait quelque chose, presque à chaque repas; et, par ses attentions et sa complaisance, elle lui rendait son sort moins pénible et sa situation plus supportable.

Une maladie, que fit Germain, fit encore ressortir davantage les bienfaits dont la Providence avait comblé cette famille. Naguères, dans une circonstance semblable, on n'eût pu satisfaire à tous les besoins; la misère eût été à son comble; et les plaintes, les murmures, les blasphèmes eussent encore aggravé le mal.

Maintenant, c'était un spectacle admirable et touchant que de voir ce bon père, souffrant avec résignation la maladie que Dieu lui avait envoyée, et se soumettant sans inquiétude aux desseins de la Providence sur lui. Honorine se multipliait pour prévenir jusqu'aux moindres désirs de son époux, passait presque toutes les nuits près de lui, et ne négligeait rien pour lui donner tous les remèdes, qui pouvaient hâter sa guérison.

Le père Simon venait aussi presque tous les jours passer quelques heures au chevet du lit de Germain; pour le satisfaire, il lui faisait souvent quelques lectures édifiantes, qu'il rendait analogues à la situation du malade, par les réflexions dont il les assaisonnait.

De leur côté, les deux enfans redoublaient d'activité pour que le travail ne souffrit point de l'indisposition de leur père.

Denis avait pris l'établi de Germain, Firmin celui de son frère, et tous deux rivalisaient d'ardeur pour que le produit de la semaine fût aussi considérable que dans le bon temps. Quelquefois Denis disait, au milieu de l'ouvrage: « Firmin, récitons ensemble une bonne prière pour offrir à Dieu notre travail, et pour qu'il daigne rendre la santé à notre père. » Et tous deux récitaient avec ferveur cette divine invocation: *Notre Père, qui êtes dans les Cieux, que votre Nom soit sanctifié!...*

Ces deux enfans pieux ne tarderont pas à être exaucés; Germain sera conservé à l'amour de son épouse et de ses fils; il vieillira au milieu d'eux, avec la douce satisfaction de les voir conserver les bons principes qu'ils ont reçus, et faire chaque jour de nouveaux progrès dans le bien; il éprouvera dans ses vieux jours, combien il est heureux pour un père de famille, d'avoir des enfans chrétiens et vertueux, et combien, à l'heure de la mort, il est consolant de penser qu'on laisse sur le chemin du ciel ce que l'on a de plus cher ici-bas.

Ah! si les parens ne se laissent pas préoccuper par de fausses idées, s'ils ne négligent pas, par une insouciance coupable, l'un de leurs devoirs les plus sacrés, combien seraient arrachés à l'état malheureux et à la misère profonde dans laquelle ils gémissent; combien trouveraient le repos et le bonheur dont ont joui Germain et Honorine; combien assureraient à leurs enfans des jours tranquilles et une existence honnête!

S'il en est qui ne soient pas mus par le sentiment de leurs devoirs envers Dieu, par l'amour de la vertu, par la gloire de la religion, qu'ils le soient au moins par leur intérêt propre, et par celui de leurs enfans; qu'ils ne deviennent pas eux-mêmes les propres artisans des calamités qui fondent sur leur famille, et qu'ils se ménagent à eux et à leurs, les seules véritables ressources contre les douleurs et les peines de la vie!

Oh! s'ils étaient bien pénétrés de cette vérité, ils s'appliqueraient à faire régner dans leur intérieur la crainte de Dieu, et la fuite du péché. Leurs enfans, imbus des vérités saintes, inclinés vers le bien par de sages leçons, et par d'édifiants exemples, détournés du mal par des remontrances utiles, des avis prudens et de douces corrections, préservés du souffle contagieux des méchans, par une vigilance active et soigneuse, rendraient au centuple à leurs parens les bienfaits qu'ils en auraient reçus. La grâce céleste, qui aime à se répandre sur les jeunes cœurs, seconderait puissamment des efforts aussi purs, et une conduite aussi sage: l'enfance, la jeunesse, s'écouleraient dans la pratique de la vertu, et prépareraient des fruits abondans de bénédiction et de salut. Dans l'âge mûr et la vieillesse, ils ne se démentiraient point; et, suivant la parole de l'Écriture-Sainte ils ne feraient qu'augmenter les trésors de bonnes œuvres et de mérites, dont ils auraient de si bonne heure posé les premiers fondemens.

FIN.

#### NOTES.

Décédée, à Boucherville, le 29 du mois dernier, âgée de quatre-vingt-un ans, Demoiselle Marie-Anne Boucher de Montizambert. Après avoir donné pendant sa vie l'exemple des vertus chrétiennes, elle eut aussi le bonheur de voir arriver sa fin avec cette résignation et cette confiance que la foi et la charité seules peuvent inspirer. Autant sa conduite avait été religieuse et sainte, autant sa mort fut-elle aussi paisible et édifiante. C'est une vie de bénédiction terminée de même. *Requiescat in pace.—Commun.*



DEMANDE D'INSTITUTEURS.

ON a besoin à St. GEORGE DE HENRYVILLE d'un MAITRE D'ÉCOLE-MOÛLE et de plusieurs MAITRES ou MAÎTRESSES D'ÉCOLE INFÉRIEURE.— Avec un bon certificat de morale et un peu d'instruction qu'il vienne en sûreté, il y aura de l'encouragement pour toutes les capacités. Le Maître d'École-Moûle peut compter sur de bons émoulemens. St. George de Henryville, 21 août 1845.

AGENCE D'ORNEMENS ET OBJETS D'ÉGLISE.

A MONTRÉAL CHEZ LES SŒURS GRISÉS (HOPITAL-GÉNÉRAL.)
A QUÉBEC " MM. J. ET O. CRÉMAZIE, RUE STE. FAMILLE, No. 9.
A NEW-YORK " J. C. ROBILLARD, RUE BEAVER, No. 32.

MESSIEURS LES CURÉS apprendront sans doute avec plaisir que dans le but de faciliter leur choix et d'accélérer l'expédition de leurs commandes, les Dames de l'Hôpital Général viennent d'accorder au Soussigné, leur puissante entremise auprès du Clergé de ce Diocèse.

Les doutes qu'on aurait pu entretenir, lors d'une annonce précédente au sujet des précieux avantages de cette nouvelle voie d'importation d'objets d'église; ne peuvent manquer de disparaître aujourd'hui, en présence de la recommandation et du concours de l'Établissement si respectable qui veut bien devenir intermédiaire des ordres à remettre au Soussigné.

Dans l'exécution des objets désirés, les fabricants s'attacheront spécialement à la nouveauté des dessins, à la bonne qualité et surtout aux bas prix qui ont déjà signalé les divers ornemens livrés au clergé des États-Unis et de ce pays.

POUR PLUS AMPLES DÉTAILS, les MM. du Clergé voudront bien s'adresser à l'HOPITAL-GÉNÉRAL où sont mis en vente, quelques ornemens dont le bon goût ne peut manquer de plaire et d'obtenir de nouvelles commandes.

ON y trouvera aussi des ÉCHANTILLONS

- DE DRAP D'OR ET D'ARGENT.
SATINS DE DIVERSES COULEURS.
DAMAS BROCHÉ OR OU ARGENT.
ORFRES DE DALMATIQUES
" " CHAPES.

— DE PLUS —

- CROIX DE CHASUBLES ASSORTIES,
ÉTOILES PASTORALES
SUR DAMAS BLANC, VERT, VIOLET, CRAMOISI ET NOIR.
BROCHÉ OR OU ARGENT AVEC OR SANS COULEURS.
GLANDS DE DALMATIQUES ET D'ÉTOILES.
FRANGES ET GÉLONS OR FIN
" " OR MI-FIN,
" " SOIE JAUNE ET BLANCHE.

Il est important d'observer que le but de l'agence acceptée par les DAMES DE L'HOPITAL-GÉNÉRAL n'étant pas de concurrencer les autres de ce diocèse; les articles livrés à leur établissement seront tous portés aux frais de la facture originale qui sera adressée directement et sans entremise, à son le préfère.

N. B. Les ornemens qu'on voudra faire confectionner en ce pays seront livrés en complet des étoffes qui ne se trouvent plus en magasin et on le désire, aux mêmes si connus des DAMES DE L'HOPITAL-GÉNÉRAL.

J. C. ROBILLARD, 32, E. rue St.
New-York.

A l'atelier de Reliure,
CHAPELEAU & LAMOTHE,

REMERCIENT sincèrement les Messieurs du CLERGÉ et le PUBLIC en général de l'encouragement qu'ils ont bien voulu leur donner et les prient de venir qu'ils ont transporté leur atelier à la rue St. Gabriel, sans frais à la rue Ste. Thérèse à quelques pas de leur ancienne demeure.

Ils ont l'honneur de prévenir les Messieurs du CLERGÉ, les MARCHANDS, les INSTITUTEURS et autres qu'ils viennent d'ouvrir un MAGASIN DE LIVRES D'ÉCOLES à l'usage des PRÊRES de la Doctrine Chrétienne et autres qu'ils vendent aux prix les plus réduits.

Ils sont prêts à exécuter toutes Reliures de Livres suivant les copies qui leur seront données, et aussi promptement que possible. Ils espèrent par leur assiduité, leur situation et la modicité de leurs prix, s'assurer un PARTAGE des OUVRAGES.

CHAPELEAU & LAMOTHE,
Montréal, 19 juin 1845.

O. BEAUCHEMIN,
RELIEUR,
35, Rue St. Gabriel, près du Canada Hôtel.

PROSPECTUS

DE LA
PUBLICATION D'UNE NOUVELLE
Carte Géographique
DU
CANADA
ET DES PROVINCES ADJACENTES, &c.
PAR
JOSEPH BOUCHETTE, D. A. G.

LE SOUSSIGNÉ ayant pris des arrangements pour la publication de la Nouvelle Carte ci-dessus mentionnée, désire soumettre au public le Prospectus suivant:

PLEINEMENT convaincu de l'utilité et de l'importance d'une Nouvelle Carte de la Province du Canada, démontrant la multiplicité et l'étendue des améliorations locales qui ont marqué l'avancement du Pays dans le cours des dernières quinze années, l'AUTEUR, depuis l'Union des Provinces du Bas et du Haut-Canada, s'est laborieusement occupé du renouvellement de la révision et de l'amélioration de sa Carte des Colonies de l'Amérique Britannique du Nord, publiée à Londres en 1830.

La Carte, ainsi améliorée, contient non seulement un aperçu fidèle du CANADA-UNI, mais embrasse aussi une exacte délimitation géographique des Provinces du Nouveau-Brunswick, de la Nouvelle-Ecosse, de Terre-Neuve et de l'Isle du Prince Edouard, avec en outre une grande section des États limitrophes, et la ligne de division entre les deux Pays, telle qu'établie par le Traité de Washington en 1842.

Elle comprend de plus, sur une échelle détachée, cette section des Domaines Britanniques qui se trouvent entre les Océans Atlantique et Pacifique, et qui s'étend vers le Nord jusqu'aux Mers Polaires, faisant voir les découvertes les plus récentes et le résultat des recherches qui ont eu lieu en cette partie des régions arctiques, et comprenant en même temps le Territoire de l'Orégon.

Dans ses détails, la Carte contient une délimitation scrupuleuse des divisions et subdivisions actuelles du Canada en Districts, Comtés, Seigneuries et Townships; ses organisations municipales et judiciaires; les noms et localités des Paroisses; les Villes et Villages; Canaux et Chemins de Fer. Chemins pavés en Bois et Macadamisés, distinguant les Routes et les Bureaux de Poste, non-seulement du Canada mais aussi des Provinces voisines.

Le tout, couché sur une projection géographique, et sur une échelle de 14 milles au pouce, formera une Carte de sept pieds sur quatre (7 x 4.)

Dans la construction de sa Carte, l'AUTEUR a apporté le plus grand soin et la plus grande attention, et dans sa compilation a eu recours à des documents dont l'exactitude et l'autorité ne laissent aucun doute; et dont une portion considérable a été recueillie par lui-même à de grands travaux et d'après des informations personnelles qu'il a pu recueillir de sources généralement authentiques.

L'AUTEUR ose croire que d'après l'état amélioré de la Province et l'Union récente, la publication d'une telle Carte serait d'un intérêt important et utile au Public; mais connaissant la grandeur et le coût de l'entreprise, il a surplu l'aide de la Législature Coloniale, et prend maintenant la liberté de solliciter l'encouragement libéral et le patronage du Public, sans lesquels il ne pourrait espérer de pouvoir accomplir la tâche qu'il est sur le point d'entreprendre.

La Carte sera gravée par les meilleurs Artistes soit d'Angleterre ou des États-Unis.

Le prix de la Carte sera, aux Souscripteurs, de £2 10s. en feuilles—ou £3 montée sur toile et reliée.

Les Messieurs de la campagne qui désirent la recevoir pourront le faire par carte, post-franc, adressée à Montréal à

ROBERT W. S. MACKAY
Libraire, No. 115, rue Notre-Dame

Le Clergé, les maîtres en poste ou autre, résidant dans le pays qui procureront dix souscriptions et qui n'ont rien pour le même nombre, recevront une copie de cette Carte, exempte de toute charge.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

Les MÉLANGES se publient deux fois la semaine, le Mardi et le Vendredi. Le prix de l'abonnement, payable d'avance, est de QUATRE PIASTRES pour l'année, et CINQ PIASTRES par la poste. On ne reçoit point d'abonnement pour moins de six mois. Les abonnés qui veulent cesser de souscrire au Journal, doivent en donner avis un mois avant l'expiration de leur abonnement.

On s'abonne au Bureau du Journal, rue St. Denis, à Montréal, et chez MM. FABRE et LAFRANÇOIS, libraires de cette ville.

Table with 2 columns: Description of insertion and Price. Rows include: Six lignes et au-dessous, 1re insertion (2s. 6d.); Chaque insertion subséquente (7d.); Dix lignes et au-dessous, 1re insertion (3s. 1d.); Chaque insertion subséquente (10d.); Au-dessus de dix lignes, 1re insertion par ligne (4d.); Chaque insertion subséquente (1s.).

PROPRIÉTÉ DE JANVIER VINET. } PRÊTES.
Publié par J. B. DUPUY.
Imprimé par J. A. PLINGUET,